

Information Quart Monde

Agis tous pour la dignité

Mars 2013 – Nr. 174

Editorial

Les enfants, source d'espoir

L'enfant est au centre de cette édition d'Information Quart Monde. Avec l'actualité du débat sur le placement forcé des enfants issus de milieux défavorisés dans notre pays, à l'occasion de la « commémoration des victimes de coercition à des fins d'aide sociale », annoncée pour le 11 avril prochain à Berne par la conseillère fédérale Simonetta Sommaruga.

Avec la publication du CDrom éducatif « Bouba et Marius », qui nous donne le plaisir de revenir sur le Mouvement TAPORI, ce courant mondial d'amitié entre des enfants de toutes conditions sociales et toutes cultures. Ce formidable outil pédagogique réalisé à partir de l'expérience d'enfants du Burkina Faso sera présenté publiquement le même jour à Genève.

D'un côté, la mise en lumière de la négligence avec laquelle des enfants, sous prétexte de pauvreté, ont été séparés de leurs parents, stigmatisés, souvent exploités, parfois violentés. D'un autre côté la force lumineuse du message d'enfants d'aujourd'hui qui nous disent que l'amitié est plus forte que la misère et que la famille est le refuge où l'amour peut redonner la force et l'espoir.

Relire l'histoire avec les yeux d'enfants que la pauvreté sépare encore aujourd'hui de leur famille, c'est constater que notre civilisation n'a cessé, certes sous des formes différentes, de croire que le milieu dans lequel grandissent ces enfants est responsable de leur pauvreté, et que pour briser cette fatalité il est bon que ces enfants soient éloignés de leurs parents. Or les enfants Tapori savent que c'est tout le contraire...

Dans « Marius et Bouba », ce sont les parents qui demandent à leur enfant d'aller à la recherche de son frère aîné, parti quelques années plus tôt tenter sa chance à la ville, car il voulait aider sa famille...

En aucun cas, en Suisse hier comme aujourd'hui, en Afrique comme partout dans le monde, la séparation n'est le choix des familles qui vivent dans la pauvreté. Cette séparation est toujours une contrainte. Jamais le « trou » laissé par l'enfant arraché à sa famille ne se referme dans le cœur des parents, ni celui de l'absence de ses parents dans le cœur d'un enfant.

François Jomini
Coordinateur national



Détail d'une fresque réalisée lors de la porte ouverte à Genève, le 16 février 2013

Des excuses?

Pour le 11 avril 2013, la Conseillère fédérale Simonetta Sommaruga a annoncé une commémoration pour toutes les victimes de la coercition à des fins d'assistance. Parmi elles tous les enfants placés de force dans les années 1920 à 1970. L'ancien Conseiller aux Etats Hansruedi Stalder avait été nommé leur délégué et quelques cantons ont déjà présenté leurs excuses pour les injustices commises à l'égard de ces personnes. C'est déjà un pas considérable. Mais le placement d'enfant pèse encore aujourd'hui sur des familles parmi les plus pauvres. Nelly Schenker a recueilli ce témoignage.

Je connais un couple à qui l'on a enlevé l'enfant dès sa naissance. L'assistante du médecin a téléphoné à l'Office de la jeunesse et leur a dit qu'une handicapée mentale a donné naissance à un enfant. Le père présent pourtant, n'a pas été pris en compte, il n'inspirait pas confiance et le couple n'était pas marié.

Evi raconte : « On m'a fait une césarienne et je n'étais pas encore remise de la narcose, que déjà on parlait d'avoir trouvé une famille d'accueil pour l'enfant. J'étais en état de choc et, dans ma colère, je leur ai lancé à la tête les pires injures. Plus tard je me suis excusée, même si mon désespoir et ma rage ne s'étaient pas calmés.

Aujourd'hui, avec un avocat, je me bats encore et toujours pour que mon partenaire et moi puissions reprendre notre enfant. Nous nous battons aussi pour que le père ait l'autorité parentale, comme moi. Je

me fais du souci pour ma santé, et si je venais à disparaître, nous ne voudrions pas que des étrangers obtiennent la garde de notre enfant si le père était encore là. Il faut donc qu'il obtienne l'autorité parentale, lui aussi.

Toutes ces démarches auprès de la justice coûtent. Chaque document, chaque requête coûte et pas des clopinettes, mais beaucoup d'argent. Et cela devient très difficile de « mendier » de l'argent un peu partout. Mais de quoi pourrions-nous vivre jusqu'à la fin du mois ? Le droit devrait être de notre côté et ne pas dépendre de l'argent !

Le Conseil fédéral veut présenter ses excuses aux « Verdingkinder » (littéralement « enfants mis au concours ») des années 1920 à 1970. Mais à nous, à quoi ça nous sert ? Ils enlèvent quand même encore toujours les enfants aux pauvres ! On m'avait bien proposé d'aller vivre

avec mon enfant dans un foyer pour mère et enfant. Pour notre fils, nous voulons être présents comme parents tous les deux. Mais de tels lieux d'accueil pour père et mère n'existent pas.

On ne nous donne aucune chance de devenir des parents. Nous aimons notre enfant. Nous voudrions l'accompagner et le voir grandir, connaître ses bobos, ses rires... et tout simplement apprendre tout ce qu'il faut pour devenir de bons parents. Plus tard, que va devenir notre enfant s'il ne sait pas d'où il vient, à quelle histoire il appartient ? Et Dieu sait ce qu'on ira lui raconter à notre sujet.

Quand un enfant est aimé, il faudrait qu'il puisse grandir auprès de ses parents.

Si nous avons l'impression si forte qu'on ne nous laisse aucune chance, c'est que tous nos efforts sont ignorés.



Nous sommes jugés avant même d'avoir été écoutés. Et cela parce qu'on ne veut pas nous connaître car notre nom est déjà synonyme de pauvreté. Nous n'en pouvons rien si notre scolarité n'a pas été la plus soutenue. Malgré tout, nous ne sommes pas moins intelligents que beaucoup d'autres, mais certes moins chanceux.

Evi

Le placement hier et aujourd'hui ?

Depuis le printemps 2009, l'exposition « **Enfances volées – Verdingkinder Reden** », présente les témoignages de personnes ayant connu le placement de force dans des fermes ou de foyers jusque dans les années 70. Dans bien des cas leurs témoignages rejoignent ceux des personnes en situation de grande pauvreté qui ont contribué à écrire l'ouvrage « **Des Suisses sans Nom – les Heimatlosen d'aujourd'hui** » (Hélène Beyeler-von Burg), publié par le Mouvement ATD Quart Monde en 1984.

Ceux qui témoignent de ce destin et les enfants de ces témoins portent encore aujourd'hui les stigmates de l'enfance volée : « un trou, une déchirure, pour les enfants comme pour les parents, que rien jamais ne parviendra à réparer » comme l'affirme une militante d'ATD Quart Monde elle-même retirée à sa famille dès l'âge de 6 ans, et qui plus tard a dû se battre contre le placement de ses propres enfants.

Cette mémoire est profondément inscrite dans la chair, l'expérience, la vie des pauvres d'aujourd'hui.

« Il faut que s'arrête cette injustice, pour que la chaîne de la pauvreté qui perdure de génération en génération soit enfin brisée. C'est comme si la pauvreté était une prison – quel que soit le côté vers lequel on se tourne, on est devant un mur. Nos enfants se retrouvent devant ce mur et ne peuvent aller plus loin. Dans la pauvreté, il ne reste plus aucune liberté, surtout pas celle de franchir ce mur. » (Nelly Schenker, table ronde sur l'évaluation de la stratégie de la Suisse en matière de lutte contre la pauvreté, Berne, 19 novembre 2012)

Nous nous réjouissons que le Conseil fédéral reconnaisse, avec la « Commémoration des victimes de coercition à des fins d'aide sociale » prévue le 11 avril prochain, ce terrible préjudice. C'est l'occasion d'une prise de conscience significative pour notre pays. En effet, rien n'autorise plus aujourd'hui à se revendiquer de la vieille croyance hygiéniste, systématisée au 19^{ème} siècle, selon laquelle la solution à la pauvreté est de retirer leurs enfants à leurs parents pour les préserver de leur influence néfaste, au lieu d'aider ces familles dans leur projet.

Pour tirer les enseignements de cette page obscure de notre histoire récente, il conviendrait qu'aux regards croisés des témoins de l'époque, des scientifiques, des acteurs politiques, se joigne celui des personnes en situation de pauvreté qui, aujourd'hui encore, subissent des décisions unilatérales de placement d'enfants : jeunes parents sans perspective d'emploi, parents dénoncés pour des circonstances de vie dont ils ne sont pas responsables, jeunes sortant de foyers à leur majorité sans formation reconnue... Quand bien même le placement d'enfants motivé par la seule pauvreté est aujourd'hui illégal. La connaissance qu'ont ces personnes des conséquences destructrices de la séparation forcée permettrait de combattre la pauvreté à sa racine : quel est le projet des parents pour leurs enfants ? A quelles conditions et moyennant quels soutiens en amont peuvent-ils le réaliser ?

La famille sous toutes ses formes est, dans les termes de la Convention internationale des droits de l'enfant, « ...unité fondamentale de la société et milieu naturel pour la croissance et le bien-être de tous ses membres, et en particulier des enfants. »

En milieu de grande pauvreté, là où la dureté de la vie s'acharne à produire du mal-être et de l'exclusion, à contrarier le développement des individus, à dresser des murs infranchissables, « *la famille demeure envers*

ment de compter vraiment pour d'autres, quelles que soient les difficultés de la vie.

Détruire ces liens primordiaux revient inmanquablement à anéantir la personnalité des individus. C'est le cercle vicieux que décrit cette maman dont les aînés avaient été placés : « (...) *Pendant toutes ces années, mes fils rentraient le week-end et je faisais leur lessive, je n'avais que peu de temps pour être vraiment avec eux. On perd un peu le contact au fil des années de*

tion de la prise en charge et du contrôle social. Demeure la solitude absolue dans laquelle se débattent cette maman et tant d'autres dans un environnement ressenti comme hostile et inaccessible, où personne ne vous écoute...

De fait la coercition est toujours là : « *Pour les parents le plus dur c'est l'enlèvement des enfants, l'absence de dialogue avec nous de la part des autorités. Le plus injuste c'est que certaines familles sont plus surveillées que d'autres...* » ou encore : « *L'assistante sociale venait à l'appartement*

tes différents.

Quand la séparation est jugée nécessaire du point de vue des institutions, des parents, et de l'enfant ou du jeune dans un véritable dialogue, elle peut être comprise et vécue comme une aide, à condition de respecter la dignité et le rôle des parents et de porter avec eux une véritable ambition pour leurs enfants. Comme en témoigne ce père de famille dont le fils est resté plus d'un an et demi sans projet de formation à la sortie de l'école : « *C'était difficile de mettre mon fils en foyer. On a pris contact avec le directeur, que je connaissais, et il lui a demandé ce qu'il venait chercher ici, ce que cela pouvait lui apporter? Au bout d'un moment mon fils a clairement dit ce qu'il espérait. Le directeur lui a expliqué le programme et lui a demandé s'il était prêt à suivre les règles. Mon fils a beaucoup mûri (...)* Il est devenu autonome en peu de temps. Je suis fier de mon fils, c'est un sacré soulagement. »

J'aimerais citer l'expérience d'une famille d'accueil aujourd'hui, un engagement inestimable et trop peu reconnu, qui met en évidence la réciprocité dans laquelle doit se construire tout placement quand il est jugé inévitable : « *Le tout c'est de développer un respect mutuel avec les parents. Il n'y a pas d'histoire où le placement ne peut pas être remis en question.* ». Ce respect implique de la part de tous les acteurs une volonté constante de dialogue, de coopération et d'adaptation. Alors on s'aperçoit que telle maman démunie au départ « est en demande d'être une bonne maman ». Quand les parents sont d'accord avec le placement et que l'horizon est le retour de l'enfant dans sa famille, alors il répond à la fois au besoin de la protection de l'enfant et au respect du chemin que font les parents.

« *Je fais le rêve qu'il se crée un véritable service d'accompagnement des familles dans le but de laisser les enfants dans leur famille, un véritable service d'accompagnement au retour des enfants dans leur famille. Et s'il reste des enfants placés, il faudrait avoir assez d'amour envers eux pour qu'ils puissent grandir dans l'estime de leurs parents, de leur famille et de leur milieu car la réconciliation avec soi-même et les autres est très importante pour construire l'adulte.* » (Annick Aubry, militante ATD Quart Monde, dans : « Réussir la protection de l'enfance » Marie-Cécile Renoux, Ed. l'Atelier).

François Jomini



et contre tout, le dernier rempart contre la misère. » (Joseph Wremski).

Si elle est le dernier rempart, alors elle est aussi le premier « foyer », le foyer légitime où il est possible de grandir dans l'amour, le foyer où des parents mettent leur énergie et leur créativité au service de l'éducation de leurs enfants quelles que soient leurs ressources, le foyer primordial où les enfants éprouvent le senti-

placement. (...) *Quand je les ai reçus, au début c'était dur, et je n'ai eu aucun soutien. Ils n'ont pas été poussés pour trouver du travail. Ils ont manqué d'affection, et ils n'ont plus d'attachement familial non plus.*

Certes le contexte n'est plus le même aujourd'hui : à l'arbitraire, au manque de cadre légal qui caractérisent l'époque des « Verdingkinder » a succédé la professionnalisa-

et **contrôlait** les armoires, ce qu'on faisait à manger. **Elle a décidé** que je ne pouvais pas subvenir aux besoins de mon fils et on l'a placé en pouponnière... » (Université populaire Quart Monde Treyvaux, janv. 2009).

Si ce sentiment d'injustice est communément exprimé, chaque expérience de placement est unique, touchant des familles et des personnes uniques, dans des contex-

Photo tirée de l'album : 30 ans d'histoire de l'enfant du Quart Monde

Pour les enfants et avec des enfants du monde entier

Marjorie Orcullo vient des Philippines. Elle a rejoint le volontariat d'ATD Quart Monde en 2004 dans son pays et aujourd'hui elle vit et travaille à Genève au secrétariat international de Taporì. Elle nous parle ici de son parcours d'engagement.



Je m'appelle Marjorie Orcullo, je viens des Philippines et j'ai 34 ans. J'ai fait des études de psychologie de l'éducation car je voulais travailler avec des enfants.

Alors que j'étais étudiante, j'ai eu l'occasion de participer à l'animation d'une Bibliothèque de rue. Cela a été comme une porte ouverte sur la pauvreté dans mon propre pays. Jamais je n'avais imaginé que des personnes pouvaient habiter sous le pont que traverse la voie rapide ou dans des mausolées du cimetière. Cependant je n'ai pas

éprouvé un sentiment pesant face à cette pauvreté. Rejoignant les projets mis en place par ATD Quart Monde, j'ai réalisé que, malgré toutes les difficultés, il y avait la possibilité de bâtir quelque chose avec les familles, adultes et enfants des communautés Quart Monde de Manille.

On pouvait se mettre ensemble face aux problèmes de logement, d'éducation, de santé...

Lors de la Bibliothèque de Rue les enfants nous attendaient toujours

avec impatience.

Je sais qu'ils ont vraiment envie d'apprendre, de lire des histoires... Ils aiment faire des choses nouvelles. Mais ce n'est pas seulement le matériel ou les activités qu'ils aiment, c'est aussi rencontrer des personnes venant d'horizons différents.

Cela faisait trois mois que j'animais la Bibliothèque de rue lorsqu'une fillette est venue vers moi et m'a demandé : « Est-ce que je te verrai encore? ». Elle n'avait que 9 ans et déjà me faisait comprendre l'importance de pouvoir se faire des amis dans la durée. J'ai vraiment été touchée et j'ai décidé de continuer autant que me le permettraient mes études, puis mon travail d'enseignante et de conseillère en éducation.

En 2004 je me suis engagée comme volontaire permanente, mais je n'étais pas encore prête à partir au loin. J'avais besoin auparavant de mieux comprendre la situation dans mon propre pays, d'être présente aux familles du Quart Monde chez moi.

On était en lien avec d'autres ONG qui avaient aussi des projets avec l'école, la santé... Parfois les familles savaient elles-mêmes où s'adresser et nous tentions de les encourager à y aller avec celles qui étaient plus fatiguées, plus pauvres. Nous cherchions toujours comment les familles pouvaient s'impliquer elles-mêmes, se soutenir.

Ensuite j'ai passé quatre années en Thaïlande. Tout comme aux Philippines, nous réfléchissions aux ques-

tions d'éducation, de société avec les amis et les familles du Quart Monde. J'ai aussi animé des Bibliothèques de rue, soutenant les amis qui voulaient s'engager avec nous, et recherchant de nouveaux, car là-bas nous sommes une toute petite équipe de volontaires.

J'allais aussi régulièrement rencontrer les familles les plus isolées pour maintenir les liens si importants. Les campagnes Taporì étaient à chaque fois une bonne occasion. Nous en parlions lors de nos animations, dans la communauté avec les parents, dans les écoles, à d'autres organisations locales que nous connaissions et dans lesquelles des jeunes s'engagent pour les enfants, notamment au Laos et au Vietnam. Parler des messages, des histoires de vie et du courage des enfants Taporì nous motivait à construire cette fraternité.

Et bien sûr, il y avait la journée mondiale du refus de la misère, le 17 octobre, une date très importante pour les familles et nous tous.

En 2011, quand il y a eu ces terribles inondations à Bangkok et dans une grande partie du pays, cela a été très dur et très éprouvant pour tout le monde. Nous visitons régulièrement les familles que nous connaissions, nous donnions des nouvelles pour qu'elles se sentent reliées.

Une des communautés vivait dans un lieu plus protégé, mais elle était très inquiète pour les familles touchées. Comme nous leur demandions ce que nous pouvions faire pour le 17 octobre, ils ont proposé que nous rejoignons une action

d'aide aux familles sinistrées. Ainsi, à la place de la commémoration habituelle, nous avons proposé aux personnes que nous connaissions de rejoindre une opération de secours à l'aéroport où l'on préparait des paquets de nourriture, de vêtements, etc...

Malgré toutes les difficultés, parents et grands enfants ont répondu à l'appel. Ces deux journées passées à aider d'autres familles en plus grande difficulté ont été des moments de grande fierté. Et même ceux dont la vie était trop difficile pour nous rejoindre nous ont soutenus par leurs encouragements, on sentait qu'ils étaient pleinement avec nous.

Ensuite on m'a proposé de partir en Europe, dans une nouvelle étape de mon engagement de volontaire. Cela a été un peu difficile de quitter l'Asie. Le plus incroyable c'est que je me retrouve maintenant en Suisse, alors que Anne-Sylvie Laurent, volontaire suisse, est à Manille. Elle prend du temps pour apprendre le tagalog, comprendre mon pays, et moi j'apprends sa langue, je découvre le quotidien ici dans la « calme » Genève, qui est quasiment à l'opposé de la fébrile Manille.

Je suis heureuse de découvrir d'autres réalités. On pense souvent que dans les pays riches, il n'y a pas de pauvreté. Je veux comprendre et apprendre afin de pouvoir partager cette connaissance quand je rentrerai chez moi.

Et je ne suis pas perdue, puisque ma nouvelle mission à Taporì International me permet de continuer à travailler pour les enfants et avec des enfants du monde entier.

Prochain rendez-vous des membres et sympathisants

**Journée de l'Assemblée générale
du Mouvement ATD Quart Monde Suisse
Samedi 20 avril 2013
Au centre national, la Crausa 3, 1733 Treyvaux**

Accueil dès 10h00

10h30 à 12h30: Assemblée générale

12h45 Collation

14h00 à 16h15 : Echanges

Pauvreté en Suisse - Réalités d'aujourd'hui
Gagner l'accès de tous aux droits de l'homme
Campagne du 17 octobre 2013

16h30 fin

Merci de vous inscrire jusqu'au 15 avril 2013 soit à l'AG du matin avec repas ou à l'après-midi au 026 413 11 66 ou sous contact@quart-monde.ch

Portes ouvertes à Genève



Le 16 février, la maison Joseph Wresinski de Genève a ouvert ses portes aux membres, amis et sympathisants et à toute personne intéressée par notre Mouvement.

L'équipe de Genève, et des membres d'ATD Quart Monde, jeunes et adultes ont rassemblé leurs forces pour préparer cette porte ouverte et rendre la maison belle et accueillante.

Plus de 70 visiteurs sont venus passer un moment convivial

autour d'ateliers d'expression artistique et des temps de découverte des différents projets de la maison; bibliothèque de rue, rencontres du jeudi, représentation internationale...

Le secrétariat international Taporì a présenté en avant première le nouveau DVD «Bouba et Marius, destination Ouaga» sur la vie des enfants au Burkina-Faso. (voir page 4)

A la fin de la journée, Chantal, militante à Genève a constaté : «*D'habitude, nous sommes accueillis au centre national à Treyvaux, et aujourd'hui c'est nous qui avons accueilli et nous en sommes fiers.*»



Bouba et Marius, destination Ouaga

Bouba et Marius, destination Ouaga, est un jeu d'aventure et éducatif développé pour PC et qui s'adresse à tout public dès 8 ans. Il peut se jouer en famille et permet de découvrir la vie quotidienne dans un pays d'Afrique de l'Ouest et de sensibiliser à la situation des enfants qui vivent dans la rue.



Le joueur incarne un adolescent du Burkina Faso dans ses pérégrinations depuis son village de brousse jusqu'à la capitale Ouagadougou. On s'immerge dans l'histoire attachante de Bouba en quête de son frère. Le joueur plonge dans l'Afrique sahélienne à travers des décors colorés et authentiques, et rencontre des personnages pittoresques. De nombreux mini-jeux permettent de progresser dans l'aventure et d'apprendre tout en s'amusant.

L'histoire et les décors donnent l'occasion de se confronter au mode de vie local, aux métiers exercés et aux activités entreprises par les habi-

tants, aussi bien en brousse que dans une grande ville. C'est à travers l'histoire d'amitié des deux personnages principaux, Bouba et Marius, que le joueur pourra découvrir la diversité de la vie africaine.

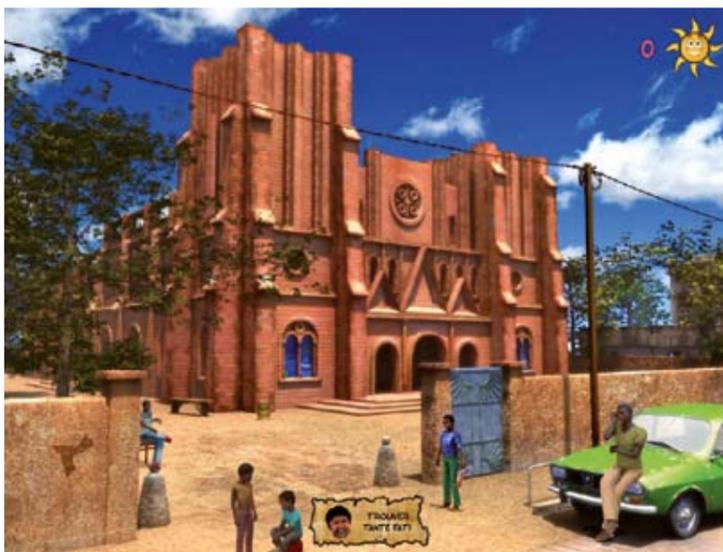
Par ailleurs, ce jeu peut idéalement être utilisé en milieux culturels et éducatifs (écoles, médiathèques, centres culturels, etc.) car il est accompagné d'un livret pédagogique qui permet d'approfondir certains thèmes abordés dans le jeu et de faire le lien avec la Convention internationale relative aux droits de l'enfant. Il existe aussi un site web pour découvrir le jeu.

Résumé de l'histoire

Bouba est un jeune adolescent posé et débrouillard qui vit dans un village du Burkina Faso. Son grand frère, Issaka, est parti pour la capitale, Ouagadougou, depuis plusieurs années et n'a plus donné signe de vie. Le père de Bouba, malade depuis peu, lui confie la tâche de retrouver Issaka.

Bouba fait ses préparatifs et prend le bus pour Ouagadougou. Une fois

en ville, Bouba rencontre Marius, un enfant de la rue, espiègle et malin, qui va l'aider dans ses recherches. Bouba suit la piste de son grand frère et avec le soutien de Marius, il effectue de multiples activités et rencontre des personnages pittoresques dans divers quartiers tels que le centre-ville, le marché ou le barrage. Bouba retrouve finalement son grand frère Issaka et aide son nouvel ami, Marius, à réintégrer sa famille.



Production et diffusion

Le développement conceptuel, artistique et technique a été assuré par ATD Quart Monde – Tapori. Le projet a été co-financé par ATD Quart monde, la Fédération Genevoise de Coopération, Bayard Presse (éditeur et diffuseur français) et des dons privés. Le jeu est diffusé dans plusieurs pays francophones (Suisse, France, Belgique, Burkina Faso...)

Origine du projet

Le projet « Bouba et Marius, destination Ouaga » a été initié par le Mouvement ATD Quart Monde dans le cadre de la Cour aux 100 Métiers, un centre d'accueil de jour pour les enfants vivant dans la rue à Ouagadougou, la capitale du Burkina Faso, et en particulier la vie des enfants.

enfants, il nous a semblé important et utile de faire connaître leur vécu à d'autres enfants. Nous avons ainsi eu l'idée de créer une histoire interactive qui ferait découvrir de manière ludique la vie quotidienne au Burkina Faso, et en particulier la vie des enfants.

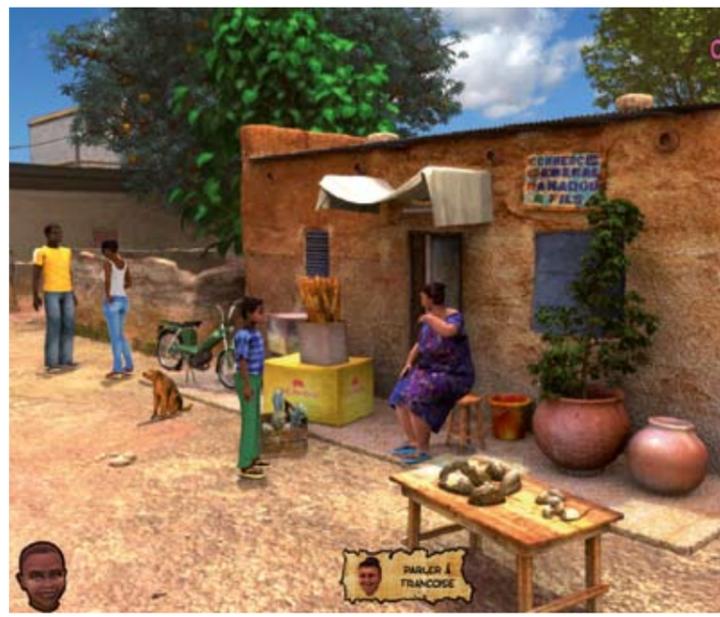


Mécanique de jeu

Le joueur-utilisateur incarne le personnage de Bouba, visible à l'écran, et le fait progresser à travers des décors animés. Le style des illustrations et des personnages est semi-réaliste pour faciliter l'impression d'immersion du joueur dans le contexte africain, tout en conservant un aspect attrayant pour les enfants.

L'interaction avec l'environnement est de type pointer-cliquer, on déplace le pointeur de souris et l'on

clique sur les zones où le personnage peut accomplir une action. Pour progresser dans le jeu, le joueur doit dialoguer avec des personnages, se déplacer et explorer son environnement. Sur chaque écran il y a souvent des objets à découvrir qui permettent d'apprendre beaucoup de choses sur la vie au Burkina Faso. De multiples mini-jeux jalonnent l'histoire pour divertir le joueur autant que pour découvrir certains éléments de la vie de là-bas, car ces jeux sont intégrés au scénario et à l'environnement exploré.



Tapori

Julietta Pino, l'une des responsables du secrétariat Tapori International à Genève nous dit :

« Pour moi, Tapori c'est le lien entre des enfants de milieux différents et de pays à travers le monde. C'est un espace pour l'amitié. C'est donner la parole aux enfants, l'écouter et la redonner à d'autres pour que chaque enfant ait les mêmes chances. Tapori c'est pour avancer ensemble comme le dit Pepe de l'Île Maurice : « Quand je suis dans le groupe, je me sens bien et comme je ne sais pas encore écrire, j'ai deux amis qui m'aident à faire le livre de notre vie et entre temps je fais de jolis dessins. »

Les enfants Tapori sont en lien entre eux à travers la « Lettre de Tapori ».

Elle donne des nouvelles des enfants du monde. Elle raconte des histoires vraies de courage et d'amitié. Elle parle de ce que font les enfants pour faire reculer la misère et l'exclusion.

Elle existe en plusieurs langues : français (11 numéros par an), anglais, allemand, espagnol, portugais

Le courant d'amitié entre enfants, Tapori, a été initié par Joseph Wresinski. Lors d'un voyage en Inde, il a rencontré des enfants qui vivaient dans les gares et les rues et s'entraidaient cependant. On les appelait les « Tapoori ».

De retour, il a écrit aux enfants: « Vous êtes comme les Tapoori lorsque, à partir de presque rien, vous cherchez à construire un monde d'amitié où il n'y aura plus de misère. »

Joseph Wresinski mettait beaucoup d'espoir dans les enfants. Il était émerveillé à chaque courrier. Voici ce qu'un jour, il a répondu aux élèves d'une classe: « ... le pire, quand on est pauvre, c'est d'être tout seul, sans ami, d'être rejeté et méprisé. On finit par se dire qu'on n'est pas un enfant comme les autres... L'amitié, c'est le plus important qu'on puisse donner. »

site: www.tapori.org

Ce DVD peut être commandé auprès de: ATD Quart Monde, C.P.16, 1733 Treyvaux ou par e-mail: contact@quart-monde.ch au prix de CHF 36.-- + port